

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

UNE VÉRITABLE HISTOIRE DE REVENANT.

(FIN)

— En attendant, je propose une partie de piquet.

— Que jouerons-nous ?

— J'ai perdu mon dernier écu à la dernière soirée du général Baraguay-d'Hilliers.

— Il faut cependant que la partie soit intéressée.

— Jouons à la drogue, alors...

— Fi donc ! une partie de simples troupiers.

— Jouons le billet de 25,000 francs de rente offert à notre camarade.

— Tout beau ! non pas, s'il vous plaît ; il est bien à moi, et je le garde jusqu'à l'échéance pour allumer ma pipe, si le souscripteur ne fait pas honneur à sa signature.

— Voyons, Messieurs décidons-nous ; le temps s'écoule... que joue-t-on ?

Il y avait devant l'orateur une magnifique corbeille de roses : l'une de ces fleurs, s'ouvrant aussitôt avec un léger bruit, laissa échapper de son calice, sur la table, une magnifique topaze ornée d'un cercle en brillants ; c'était l'enjeu que le châtelain offrait aux joueurs ; ceux-ci l'accueillirent par des acclamations.

En combien la partie, messieurs ? demanda le capitaine.

— En cent cinquante sec ; le premier sortant gagnera.

— Est-ce convenu ?

— Adopté..."

Ce fut encore l'heureux comte de..., que le sort favorisa.

"Je demande qu'on le fouille, s'écria l'un des sous-lieutenants, je gage qu'il a dans sa poche un bout de corde de pendu."

Il était près de quatre heures, et nos braves aventuriers se

disposaient sérieusement à la retraite, lorsque le capitaine fit observer qu'en gens de bonne compagnie ils devaient au moins exprimer un désir, celui de présenter en personnes leurs hommages aux êtres mystérieux qui les avaient si bien traités.

Cette motion était à peine adoptée sans amendement et à l'unanimité, que la porte du salon s'ouvrant, livra passage à un personnage de haute taille et singulièrement vêtu. Sa tête, ornée d'une perruque à la Louis XIV, était coiffée d'un casque de pompier. Un ample manteau de velours noir, parsemé de lames d'argent, recouvrait ses robustes épaules. Une tunique saint-simoniennne encadrait sa taille serrée par un ceinture d'or. Une culotte courte de satin blanc, des bas rouges, des souliers vernis attachés par une boucle d'argent, complétaient ce costume bizarre et fantastique.

Ce singulier personnage s'arrêta à la porte d'entrée de la salle du festin ; il croisa ses bras sur sa poitrine, promena un regard assuré sur le groupe des officiers, et appela d'une voix forte le capitaine B...

— «Présent, messire Satanas, répondit le propriétaire du nom appelé ; présent, répéta-t-il en faisant avec sa main droite le salut militaire ; puis sur un signe qui équivalait à un *suivez-moi*, il se leva et suivit bravement l'apparition, qui, tenant à la main une torche de cire jaune, répandit sur son visage les sinistres clartés du sépulcre.

— Où me conduisez-vous ainsi ? demanda le capitaine après avoir parcouru trois longues galeries.

— Où les décrets de Dieu l'ordonnent.

— Quels sont ces décrets ?

— Tu les connaîtras bientôt.

— Quels qu'ils soient, je les bénis d'avance, comme tout ce qui nous vient de Dieu..."

Dans ce moment le bruit des chaînes, le cliquetis des armes, et les cris sauvages se firent entendre de nouveau. A travers ce vacarme infernal, le capitaine crut reconnaître l'hymne de Sterbini ; alors redoutant un guet-apens que semblait devoir éloigner de son esprit tout ce dont il venait d'être témoin, il s'arrêta pour examiner ses pistolets.

— «Aurais-tu peur ? lui demanda d'une voix sombre le personnage au manteau noir.

— Ce mot n'existe pas dans le dictionnaire militaire de la France, répondit vivement le capitaine, et tutoyant à son tour son interlocuteur, il ajouta : Marche... je te suis."

Un instant après ses jambes fléchirent, une trappe bascula

sous lui, son guide disparut, et il se trouva tout à coup seul dans une pièce qui avait échappé à leurs minutieuses investigations. C'était un petit boudoir doublé de satin rose et resplendissant de fleurs et de lumières. Le pied s'enfonçait d'un pouce dans un tapis moelleux, et un délicieux parfum d'ambre s'exhalait de partout.

Pendant ce temps, un autre personnage non moins singulièrement costumé que le premier, avait appelé l'officier le plus vieux par années de service, et l'avait conduit par les mêmes chemins et avec le même cérémonial sur une trappe qui l'avait précipité dans un délicieux boudoir doublé de satin blanc, également inondé de lumières et de fleurs. Le sol était couvert d'un ravissant tapis formé de peaux de cygne. Sur un piano droit d'Erard se trouvait une partition signée de Lignière-Parmenier ; c'était le morceau que les revenants avaient servi au dessert des officiers français.

Pendant ce temps, le comte de...et le sous-lieutenant se trouvaient transportés, le premier dans un boudoir doublé de satin bleu, enrichi de mille chinoïseries plus coquettes les unes que les autres ; le second dans un petit salon vert tendre, dont l'élégance et la richesse rappelaient les merveilles orientales des Mille et une nuits.

Pas un de nos intrépides jeunes gens n'avait montré un signe de faiblesse ; leurs lèvres avaient conservé la sérénité de leurs sourires, et le sang de leurs artères n'avait pas donné une pulsation plus rapide que de coutume. Calmes, tranquilles, mollement étendus sur des divans joyeux et frangés d'or, ils attendaient sans crainte, mais non sans impatience, l'issue de cette mystérieuse aventure.

Alors la même voix qui avait précédemment dit d'un ton lugubre : *Maudits soient les audacieux qui oseront franchir la porte de ce château, s'écria : Honneur aux braves qui n'ont pas craint d'affronter les puissances infernales !*

Deux minutes après, un coup de tam-tam perdu dans les roulements sourds du tonnerre, ébranla le château jusque dans ses fondements ; les murs des boudoirs disparurent, et les quatre officiers se trouvèrent réunis dans un vaste salon tapissé de fleurs de lis d'or et orné des portraits en pied de Charlemagne, de Pie IX et de Ferdinand II, roi des Deux-Siciles.

Des jeunes hommes élégamment vêtus, de jeunes femmes couronnées de fleurs entouraient les officiers. Une musique ravissante fit entendre une introduction de valse, et le bal commença pour se terminer à sept heures du matin.

Vous devinez, chers lecteurs, que le château des montagnes de la Sabine n'était pas habité par des proscrits mazziniens, mais par la spirituelle et très-riche marquise de C..., qui, instruite du projet des officiers français, avait profité des dispositions excentriques de son vieux manoir, pour préparer la mise en scène de l'aventure que nous venons de vous conter.

Trois mois après, le 20 décembre, le comte de...épousa l'une des plus jolies héroïnes de cette histoire de revenants. Ce jour-là Thérèse, jeune et riche héritière, paya avec son cœur, sa main et sa fortune, un billet de 25,000 francs de rente, heureuse d'épargner ainsi à son époux les frais d'une assignation timbrée !

A. BALLEYDIER.

LE GUIDE FRANÇAIS DES ETATS-UNIS.

C'est une publication nouvelle, un fort volume de plus de 900 pages. On y donne l'adresse des Canadiens qui sont aux Etats-Unis, en faisant connaître de chacun le métier ou la profession. C'est à ces différents titres un livre *précieux*. Nos félicitations.

Cet ouvrage, très bien relié se vend \$2.00, franco. S'adresser à M. A. BOURBONNIÈRE, Société de publications françaises, Lowell, Mass., E. U.

EAU BÉNITE ET GÉNUFLEXION.

J'ai connu un bon curé qui allait le dimanche, à l'heure où devait commencer la grand'messe, se cacher derrière un pilier voisin du bénitier : il restait là jusqu'à ce que les fidèles fussent entrés. Et il dit à quelqu'un qui le surprit ainsi posté : " Je compte combien j'ai de vrais paroissiens : ce sont ceux qui, ayant pris de l'eau bénite, font la génuflexion dès qu'ils aperçoivent le Tabernacle.

Monseigneur Mermillod, le saint évêque, l'éloquent apôtre m'a raconté qu'étant vicaire-administrateur de Genève, il y a bien longtemps, il avait converti une protestante sans s'en douter, rien qu'en faisant convenablement la génuflexion de-

vant le Saint Sacrement, pour voir si les portes étaient bien fermées et si personne ne restait caché, car on craignait toujours qu'il n'arrivât quelque sacrilège. Et après cela il venait au pied de l'autel, y faisait une longue génuflexion et baisait la terre en s'en allant, comme un acte plus profond d'adoration. Or, un soir qu'il se croyait bien seul, il se relevait après ses dévotions, lorsqu'il entend un bruit ; un confessionnal s'ouvre, il en sort une dame, une grande dame, s'il vous plaît ! — Que faites-vous ici à cette heure, madame ? — Je suis protestante, vous le savez, j'ai suivi votre carême et j'ai entendu les instructions que vous avez faites sur la présence réelle. J'étais convaincue par vos arguments. Un seul doute me restait, pardonnez-moi de vous l'exprimer : croit-il personnellement à ce qu'il dit ? Et je suis venue : j'ai voulu voir si, dans le secret, vous vous comporteriez envers l'Eucharistie comme quelqu'un qui y croit, décidée à me convertir si je voyais votre conduite conforme à vos enseignements. — Je suis venue ; je crois : confessez-moi !

Aujourd'hui c'est une des plus ferventes catholiques de Genève.

(*Annales du Saint Sacrement.*)

FILLES DU CIEL

(LÉGENDE)

Du haut des monts descendait la nuit sombre, les ténèbres envahissaient la terre. Je sommeillais quand soudain devant moi s'entr'ouvrirent les portes d'or du paradis. Des saintes phalanges, un ange se détacha, tout blanc, tout gracieux. Du trône de l'Eternel, avec un ineffable sourire, il s'approcha. Alors Dieu lui remit une croix étincelante. Ange de la foi, lui dit-il, pars, descends vers la Terre ; sur ce berceau de l'enfant qui vient de naître, tu la déposeras. Tu lui diras de croire au Seigneur qui pardonne, au Seigneur mort pour racheter les hommes ; tu lui diras que, si cruelle est la lutte de la vie,

là-haut, pour lui, se dresse une immortelle et rayonnante couronne.

Il dit... l'ange allait prendre son essor, Dieu l'arrêta. Je vis s'avancer une ombre légère, un autre habitant des cieux, avec des ailes diaphanes, prêtes pour transporter rapidement. Il se tenait à distance ; l'Éternel de sa suave voix l'interpella : *Messager de l'espérance apporte à l'âme prédestinée le bonheur ; dans ses souffrances, par toi, elle trouvera la consolation et la force, elle combattra avec vaillance, tu la soutiendras. Si parfois sa faible nature l'emporte, à mes pieds tu la conduiras. Lui montrant la vierge Marie ; par elle, surtout, dis-lui d'espérer !*

Les esprits célestes déjà s'éloignaient, Dieu se leva, son regard s'illumina d'un feu nouveau ; j'écoutai ses paroles.

— Foi, espérance, grandes vertus, mais vertus qui soutiennent, vertus qui consolent ; au cœur chrétien doux besoin, don précieux. Foi, soutiens : espérance, attends ! C'est une récompense, une félicité : ici-bas déjà, c'est recevoir...

Ame prédestinée, j'attends davantage de toi, car j'aime surtout la vertu qui se donne.

Il en est une qui du malheureux sait adoucir la souffrance, elle n'a pour aucun, ni haine, ni rancune. Elle fait de l'humanité sa famille, elle voit en chacun un frère à aimer, à secourir. Elle s'ingénie à calmer les douleurs, elle soulève le voile qui cache la blessure, et doucement y fait couler un baume réparateur ; elle sèche les larmes ; dans le sourire forcé elle devine l'amertume cachée ; elle a toujours prête l'aumône et la pitié ..

Oh ! voilà la vertu qui n'est surtout chère. Sans elle la foi, l'espérance, sont stériles.

Il porta la main au cœur. J'en vis sortir un esprit tout radieux, tout de flamme. Son visage resplendissait d'une ineffable beauté, dans ses traits se peignaient la compassion, la bonté. Il se prosterna devant l'Éternel, et l'Éternel le baisant au front, lui imprima un signe immortel.

Fraternellement enlacées, les trois filles du Ciel quittèrent

leur cëleste demeure, pour gagner la Terre ! les Anges dans leurs refrains mélodieux, répétèrent sur les harpes d'or : Foi, Espérance, Charité.

X.

ARSENE L'ERMITE

Arsène naquit à Rome, vers la fin du quatrième siècle, d'une famille de sénateurs qui lui avait laissé de grandes richesses. Dès sa jeunesse, adonné à l'étude des saintes Ecritures et des auteurs anciens, il devint un des hommes les plus savants de son siècle, et le pape Damase, instruit de sa science par la voix publique, l'ordonna prêtre et le fit diacre de l'Eglise romaine. L'empereur Théodose le-Grand le donna pour gouverneur à ses deux fils Arcadins et Honorius.

Tant qu'Arsène fut auprès des deux princes, il travailla à combattre le luxe toujours croissant de la cour impériale, et voyant à la fin que ses longs efforts ne servaient à rien, et que les grands s'écartaient de plus en plus de la simplicité chrétienne, il résolut de quitter le monde et de se retirer auprès des solitaires du désert de Scété. Lorsque sa résolution fut bien prise, il vendit ses grands biens dont il distribua l'argent aux pauvres, et il partit secrètement sur un navire qui faisait voile pour Alexandrie.

Il parut devant les pieux anachorètes du désert, et leur demanda avec humilité à se joindre à eux pour adorer Dieu dans la solitude. Saint Jean-le-Nain, leur chef, craignant qu'Arsène n'eût été conduit devant eux que par une vaine curiosité, résolut de l'éprouver. Il le laissa debout, sans paraître remarquer sa présence, pendant que les religieux prenaient leur repas ; il prit ensuite un morceau de pain qu'il jeta aux pieds d'Arsène, en lui disant d'un ton méprisant de manger s'il avait faim. Arsène se coucha à terre et mangea dans cette posture. Saint Jean, édifié de tant d'humilité, dit aux frères : "Retournez dans vos cellules, priez le Seigneur pour vous et pour cet homme qui est appelé à la vie religieuse." A partir de ce moment, Arsène devint un des pères du désert. Il s'occupait

comme les autres solitaires à faire des ouvrages de jones, se nourrissait de pain noir, et couchait sur la terre. Arsène passa cinquante ans dans cette solitude, et y mourut à l'âge de quatre-vingt-quinze ans. Pendant la maladie qui le conduisait au tombeau, le supérieur, malgré les constantes oppositions du saint homme, le fit coucher sur un lit de peaux de bêtes, et lui mit un oreiller sous la tête. Un des moines fut scandalisé de ce qu'il appelait du luxe et de la mollesse, et dit qu'il ne reconnaissait pas le père d'Arsène. Le supérieur lui demanda quelle profession il exerçait avant d'être cénobite. "J'étais berger, répondit-il, et j'avais beaucoup de peine à vivre." — "Vous voyez l'abbé Arsène, reprit le supérieur : il fut le père des empereurs ; il avait à sa suite cent esclaves habillés de soie ; il était mollement couché sur des lits magnifiques ; pour vous, qui étiez berger, vous vous trouviez plus mal à votre aise dans le monde qu'ici."

Arsène avait un goût profond pour la retraite ; il lui arrivait souvent dans le désert de fuir la conversation de ses frères. "Je me suis toujours repenti, disait-il, d'avoir conversé avec les hommes, jamais d'avoir gardé le silence." Les plus ignorants d'entre les moines étaient bien reçus à lui donner des conseils. Il disait encore : "J'ai vu la science des Grecs et des Romains, mais les hommes les plus simples sont plus avancés que moi dans la science de la vertu : les hommes simples sont ceux qui plaisent à Dieu : car il veut des âmes qui ne soient pas toujours devant un miroir à se composer avec art."

L'ABBÉ LAURENT.

PENSÉES.

A quoi pensez-vous ? demanda-t-on à un savant revenu à Dieu sur son lit de mort.—Je pense, dit-il, d'une voix émue, que l'enfer est plein de talents et le ciel plein de vertus.

Le monde qui est comme tout le monde, n'est pas mon monde.

L'ennui est une maladie dont le travail est le remède.

A ROME : PAR CI PAR LA

CHAPITRE DEUXIEME (Suite)

Je t'envoie une image, le vrai portrait de la Sainte Vierge, peinte par Saint Luc, qui l'avait connue. En retour je te demande de me dire un *Ave Maria*, devant la statue de Notre Dame de Pitié, donnée par ta mère. J'ai rencontré ici, pas loin de ma pension, un glorieux souvenir irlandais, le cœur d'un grand homme, et ce qui est mieux, d'un grand chrétien, de Daniel O'Connell. Il est conservé dans l'église de Ste. Agathe, desservie par les prêtres du séminaire irlandais, qui y est attendant. Le basrelief du monument représenté le fier patriote, paraissant au parlement après sa première élection, et refusant de prêter le serment d'allégeance, qui fut aboli, grâce à ses efforts, en 1829, par l'acte d'émancipation des catholiques. Voici comme se lit l'inscription : *"This monument contains the heart of O'Connell, who dying at Genoa, on his way to the Eternal City, bequeated his soul to God, his body to Ireland, and his heart to Rome. He is represented at the bar of the British House of Commons 1829, when he refused to take the anti-catholic declaration in the remarkable words : I at once reject the declaration : part of it I believe to be untrue, and the rest I know to be false."*

Voilà qui est noble. Je te souhaite de toujours conserver comme lui un cœur vraiment irlandais, ce qui veut dire un cœur catholique ; car l'un ne va pas sans l'autre. Je salue ton père et ta mère, et vous souhaite à tous une bonne santé.

Jeudi, 13 février. — Hier avant de partir pour St-Paul, voici le petit boniment de discours que je fis à la Sr Providence, pas la Providence du Bon Dieu, mais celle de cette maison, économe et ménagère de son métier. "Ma sœur, je vous ai dit, dès le premier jour, que j'étais ici à l'essai. Voici quinze jours ce soir que je suis sous votre toit, j'ai fini mon temps d'épreuve, mon noviciat. Je viens m'assurer si je serai reçu profès.—Je suis très bien ici, on ne peut être mieux. Le seul inconvénient est que je suis loin de la Propagande. Il est

vrai que nous avons des omnibus à la porte ; mais à la longue, des omnibus coûtent quelque chose ; et le soir, quand il est tard, pour m'en revenir, je ne les trouve pas toujours sous la main. Cependant à termes égaux, c'est un petit inconvénient que je supporterai facilement, à raison du calme, du silence que m'apporte votre maison. — Il m'est offert une pension, au centre de la ville, dans une communauté d'hommes, pour six francs par jour. À part l'effacement de la distance, je sais bien que je ne serai pas mieux qu'ici ; même je n'y rencontrerai pas les petits soins que vous me prodiguez, et ma chambre sera loin d'être aussi bien tenue. Car, voulez-vous être dévoré jusqu'aux os, mettez-vous avec les femmes (les mauvaises) ? Voulez-vous être porté sur la main, mettez-vous avec les femmes (les bonnes). Elles sont comme la langue, dont il est parlé dans les fables d'Esopé, elles sont ce qu'il y a de pire et ce qu'il y a de meilleur. — Je ne viens pas demander la charité. Si cela fait votre affaire, je vous donnerai six francs par jour. Si je dîne en ville, ce sera toujours six francs. Si je prends dîner et souper en dehors, ce ne sera plus que trois francs ; si je fais de petits voyages de quelques jours hors de Rome, je vous paierai un franc par jour pour le privilège de garder ma chambre. Là-dessus je dirai ma messe gratis tous les matins, je pourrai me faire servir le souper plus tôt, et j'aurai droit à une tasse de thé au lieu de vin. Quant à tout trouble et toute dépense extra, je les paierai. Les bons marchés font les bons amis. Parlez de ces conditions à votre supérieure, et demain matin, vous me donnerez une réponse.

Ce matin Sr Providence me dit : “ Nous acceptons vos conditions. Nous ne pouvons nous décider à vous laisser partir, vous laisseriez un vide trop grand dans notre maison. Vous êtes un trésor. ” Et cinquante autres bêtises du même genre.

Je compris qu'avec mon offre, elles faisaient leur affaire. Le franc en Europe vaut à peu près vingt centins cinq font une piastre. D'un autre côté, ce n'est pas cher, à Rome, pour le genre de pension que l'on donne ici. Sans compter les avantages que me procure cet isolement pour travailler, lire, étudier,

sortir et visiter à ma guise. J'aime bien à être libre dans mes mouvements.

Comme de coutume, travail jusqu'au dîner, puis la promenade. Je portai mes pas vers Ste-Julitte. En passant devant St Vital sur la rue Nationale, j'y descendis ; car cette église est bâtie sur le sol antique de Rome qui est douze et quinze pieds plus bas que le sol actuel. Les fresques et les tableaux étalent sous nos yeux les supplices d'un grand nombre de martyrs, entr'autres de saint Vital étendu sur le chevalet et de St-Vital succombant sous les pierres de ceux qui le lapident. D'un côté, on voit la décapitation de St Gervais, et de l'autre côté Saint-Protas qui attend son tour pour présenter sa tête au bourreau. Tous deux étaient fils de Saint-Vital.

En revenant j'arrêtai à Sainte-Marie des Monts, l'église qu'affectionnait Saint-Benoît Joseph Labre. Dans le voisinage se trouve sa chambre que je visitai il y a cinq ans. Dans cette église, un autel lui est dédié, au-dessous duquel on voit en cire un fac-simile de son corps. Vraiment je n'ai pu m'empêcher de remarquer qu'il ressemble au père Mathieu. Là aussi on conserve ses reliques.

Ste.-Marie des Monts renferme de bien belles peintures. Sur le maître-autel, sous la coupole, est exposée à la vénération des fidèles une image de la Sainte-Vierge devant laquelle il s'est obtenu bien des miracles. Ainsi le disent les nombreux ex-voto qui tapissent les murs. Je demandai pour moi et mes amis l'esprit de détachement dont Marie d'abord avait donné l'exemple, et qu'a si bien pratiqué le Saint-Mendiant, qui fait aujourd'hui la principale gloire de ce temple, Benoit Labre.

Dix heures vont sonner, mon règlement me dit de finir ma journée, car j'ai un règlement que les circonstances m'ont formé. Lever à 5 heures ; à 6 heures la messe ; 6 $\frac{3}{4}$ heures le déjeuner qui consiste en un morceau de pain et une tasse de café. De 7 heures à midi, travail. En même temps que moi à 7 heures, alors que j'entre dans ma chambre par la porte, le soleil y entre par la fenêtre. Il en sortira à midi, avec moi. J'écarte les rideaux pour lui laisser coudées franches. C'est le

seul poêle de la maison. Je place ma table et ma chaise sur le chemin de ses rayons et pendant cinq heures nous faisons notre devoir, de compagnie ; lui, me réchauffant le dos et les pieds ; moi pensant et écrivant. A midi, dîner. En quittant la table, je prends mon chapeau, et je sors pour visiter les personnes ou les choses, et je ne rentre qu'entre cinq ou six heures. Bréviaire et lecture des journaux, à 7 heures souper. A 8 heures, travail, jusqu'à dix heures. C'est le moment habituel de ma conversation écrite avec vous, et ce n'est pas le moins agréable. Mes journées se ressemblent, excepté les trois jours de corvée que m'a imposés mon mémoire ; excepté certains soirs quand je vais à la Propagande ; alors je soupe à 5½ heures, et je ne rentre que vers 8½ heures. Du reste ces visites ne changent rien aux autres divisions de la journée.

Je parle et vous ne lirez ces paroles qu'à la fin du mois. Nous sommes donc bien loin. Au revoir.

(A suivre)

PENSÉES.

Le plus grand défaut pour une femme, c'est d'être homme.

Dieu a posé le travail pour sentinelle de la vertu.

Ne plaisantez jamais qu'avec des gens d'esprit, — disait fort sensément Pope.

Que d'hommes sont les charpentiers de leurs propres croix !

La bonne humeur est une puissance.

La fierté du cœur est celle des honnêtes gens ; la fierté des manières est celle des sots.

Aux bonnes salades il faut plus d'huile que de vinaigre.

Il me faut toujours du ciel dans les yeux.

La femme est une fleur qui n'exhale son parfum que dans l'ombre.

LA MAISON DE L'ENFANT PERDUE

CHAPITRE XII

La communion générale eut lieu pour les mères aussi bien que pour leurs enfants d'adoption. Ce fut un touchant spectacle, bien cher, sans doute, au cœur de Celui dont les délices, même au ciel sont d'être avec les enfants des hommes. Venaient d'abord les Sœurs du Bon Pasteur en robes blanches, celles que le Sauveur s'est associées comme collaboratrices dans son œuvre de miséricorde ; puis les Madeleines qu'on peut appeler à bon droit les véritables bijoux du Bon Pasteur, et qui constituent déjà une partie de ce centuple qu'Il a promis, même pour cette terre, à ses fidèles épouses. Gagnées d'une vie de péché à une vie d'amour, liées par des vœux qui les séparent à jamais de tout contact avec le monde, elles sont en sûreté pour toujours. Les religieuses n'ont pas sur leur sort ces cruelles incertitudes qu'elles ont à entretenir au sujet de celles qui ne sont dans la maison que pour un temps et que les circonstances ou leurs propres inclinations rejettent encore une fois au milieu des dangers de la vie du monde. La sœur Madeleine, elles le savent, restera avec elles jusqu'à la fin ; elles pourront guider ses pas de vertu en vertu, peut-être jusqu'aux plus hauts sommets de la sainteté, en dépit de ce que peuvent croire ceux qui ne savent pas ce que la grâce produit quelquefois dans les âmes véritablement pénitentes. Et quand la mort sera venue mettre son immuable cachet sur cette vie de souffrance et d'amour, en se rappelant avec quelle ardeur elle a suivi les pas de Jésus après sa conversion, on aura plus que de l'espérance, on aura presque la certitude que le Bon Maître aura dit d'elle comme autrefois de Madeleine : " Beaucoup de péchés lui sont pardonnés parce qu'elle a beaucoup aimé."

Les Madeleines renouvellent toujours leurs vœux de religion à cette communion générale, et le son de leur voix, douce et recueillie, doit faire alors tressaillir de joie le cœur de leurs Mères, spécialement de celles qui les ont connues à leur arrivée dans la maison et qui peuvent par conséquent, dans leur esprit, établir le contraste de ce qu'elles ont été et de ce qu'elles sont devenues sous la douce influence de la religion.

NOTE DU TRADUCTEUR. — Au Bon Pasteur de Montréal, il y a, parmi les Madeleines, bon nombre de jeunes personnes restées toujours bonnes dans le monde. Elles auraient pu avoir leur admission dans n'importe quelle communauté religieuse et elles sont venues, de leur plein gré, faire pénitence et immoler aux yeux du monde jusqu'à leur réputation d'honnêtes filles. Le visiteur croit voir une pécheresse convertie, les anges de Dieu contemplant, dans l'admiration, une vierge restée pure et vouée à Dieu par le plus noble des sacrifices.

Les pénitentes proprement dites venaient les dernières : les vieilles, les jeunes, les légères, les graves, les cœurs brisés et les cœurs en liesse. Toutes vinrent s'agenouiller devant le même autel

et reçurent le même aliment divin qui, comme la manne du désert, s'adaptait aux besoins et aux désirs de chacune en leur donnant la vertu dont elles avaient le plus besoin, la force aux faibles, le courage aux timides, la joie aux affligées, la paix à toutes. Oui la paix de Dieu qui surpasse tout sentiment et qui n'est donnée dans sa plénitude qu'à ceux qui la cherchent dans le sacrement de son amour.

Augustine était du nombre des communiantes. Trois longues années s'étaient écoulées depuis qu'elle était venue chercher ainsi son Sauveur au St-Autel. Et qui osera dire que, toute déshonorée qu'elle était aux yeux du monde, elle n'était pas alors, qu'elle venait à lui dans son humble costume de pénitente, plus chère à son cœur, que lorsque, dans les demi-repentirs de sa vie, le cœur plein de mille projets de vanité, elle s'approchait de la communion pascale une fois l'an, plutôt pour obéir à une affaire de convenance que pour accomplir un acte d'amour véritable ? Peut-être aussi Dieu lui fit-il sentir ce contraste par les effets tout nouveaux qu'il produisit dans son âme, car lorsqu'elle se leva après la cérémonie pour sortir de la chapelle, son visage n'avait plus ce regard inquiet et cet air moitié défiant et presque sinistre qui avaient jusque là obscurci la beauté de ses traits. Mais à la place il y avait sur son front tant de calme et de sainte joie qu'on croyait apercevoir Madeleine elle-même, alors qu'à l'aurore rayonnante du premier jour de Pâques, les yeux encore mouillés des pleurs du Calvaire, elle se précipita aux pieds du Sauveur ressuscité en faisant passer dans cette seule parole toute la foi et l'allégresse de son âme : *Rabboni (Maître) Joan. XX. 16.*

La maîtresse des pénitentes remarqua ce changement et en bénit Dieu dans son cœur. Rosalie la remarqua aussi et dès qu'elles furent hors de la chapelle, elle saisit la main d'Augustine et la serrant avec joie, ce qu'elle n'eut jamais osé la veille, elle s'écria avec transport :

Oh ! ce sera une si belle fête ! comme je suis contente, chère Augustine !

Augustine sourit, et sans même qu'on pût remarquer cet imperceptible combat de la grâce avec la nature, avec lequel elle avait toujours reçu les avances de Rosalie, elle baisa au front la jeune fille et lui dit doucement :

Oui, chère Rosalie, j'espère que ce sera un beau jour ; continuez à bien prier pour moi pour que tous vos vœux se réalisent.

Quels vœux ? demanda Rosalie avec un regard d'étonnement et de bonheur.

Oui, vos vœux, reprit Augustine avec fermeté.

Alors, vous serez Madeleine, enfin, s'écria Rosalie en battant des mains et en sautant de joie comme une enfant. Et elle s'éloigna sur ce ton pour porter cette bonne nouvelle.

Augustine la suivit des yeux avec un sourire à la fois doux et triste, et elle se dirigea avec ses compagnes vers le réfectoire. Une vie de pénitence s'ouvrait maintenant devant elle, mais pour le moment elle avait d'autres devoirs à remplir et elle se mit à table avec

un sourire radieux et la ferme résolution de sortir enfin de la réserve où elle s'était tenue jusqu'alors, et de contribuer autant qu'il serait en son pouvoir à l'innocente gaieté de ses compagnes en partageant leurs amusements. Après le déjeuner, la porte qui conduit au jardin s'ouvrit à deux battants et les enfants eurent pleine liberté d'aller et revenir au gré de leurs amusements. Quelques-unes entourèrent le trône pour assister à la distribution des médailles et d'images que Sœur M. de St-Anselme faisait à celles qui s'étaient approchées pour la première fois le matin de la sainte communion, tandis que d'autres emportaient leurs chaises dans le jardin et se formaient en cercle possible pour causer. Les plus jeunes et les plus bruyantes exécutaient des danses rondes sur le doux et vert tapis de la pelouse, et faisaient raisonner l'air de leurs joyeux éclats de rire. D'autres dansaient à la corde ; d'autres enfin se mirent à exécuter autour du jardin une course à cloche-pied, et pour ce tournoi d'un nouveau genre, elles avaient invité une des Mères pour donner le signal du départ et adjuger la palme de la victoire. Près de ces dernières, à l'ombre du " Calvaire," une des sœurs novices racontait une longue histoire à un groupe attentif d'auditeurs aussi déterminés que des enfants à ne pas perdre un seul détail de la légende, et aussi, comme des enfants, interposant de temps en temps pendant le récit, d'importunes questions qui demandaient un esprit vif et aguerri pour pouvoir toujours répondre sans hésitation apparente.

Au fait, c'était un beau spectacle, même au point de vue tout humain, mais dans un sens plus élevé il y avait là de quoi faire tomber à deux genoux pour remercier le ciel. Peu auparavant, ces pauvres créatures avaient été esclaves des plus détestables passions. Quelques-unes avaient vu le jour et avaient grandi dans une atmosphère de vices qui leur était devenue aussi naturelle que l'air qu'elles respiraient. Elles avaient vécu bannies de la société, abruties, aussi ignorantes des lois divines et humaines que les animaux des champs. Pas une de ces filles aux joues vermeilles et à l'œil rieur à laquelle n'était pas attachée une histoire de crime et de douleur quand ce n'était pas de désespoir ; et maintenant comme des enfants elles étaient heureuses avec leurs cordes à danser, leurs rondes joyeuses et les longues histoires, enfantins amusements plutôt d'un pensionnat de jeunes filles que d'un établissement pour les femmes déjà avancées dans la vie.

Le passé semblait complètement oublié et il l'était en réalité. Elles avaient déposé le fardeau de leur vie au pied de la croix dans le tribunal de la pénitence ; avec larmes, honte et douleur, encore et encore, elles étaient revenues sur tous les menus incidents de leur vie de péché et elles avaient reçu au nom de Jésus-Christ, par la main de son ministre, le pardon. D'ailleurs, toute l'économie des règles du Bon Pasteur tend à leur faire oublier le passé, à leur faire sentir qu'elles sont entières dans une période de vie nouvelle, à les relever dans leur propre estime et les encourager à la persévérance

en leur montrant qu'avec un peu d'efforts et de bonne volonté elles peuvent encore être réhabilitées dans la société et en devenir des membres honnêtes et honorables. La pente naturelle de ces pauvres âmes les porte souvent au désespoir. Se sentant perdues dans l'estime du monde, elles se retranchent dans un satanique orgueil qui les porte sans cesse à tâcher de mettre en défaut les jugements du monde et pour cela à se faire passer pour pires qu'elles ne sont en réalité. Le seul moyen de corriger en elles cette fatale disposition est de leur faire comprendre que le passé est complètement oublié et que l'avenir leur appartient. Par conséquent, c'est la confession qui doit être le fondement et la pierre d'assise de tout l'édifice de leur réforme. C'est leur point de départ dans leur nouvelle carrière et chaque jour qui les éloigne de ce point, met entre elles et leurs premières habitudes une distance de plus en plus grande. Sans cela elles se sentiraient rivées au passé comme à une meule de moulin. Mais elles savent que par l'absolution, les liens ont été brisés et qu'elles sont libres encore, absolument libres. Les œuvres mauvaises du passé ne sont plus et la blanche page de la vie nouvelle devant elles se déroule. Elles ne sont pas longtemps sans apprendre non-seulement à craindre de l'entacher par des fautes nouvelles, mais encore sans concevoir un vif désir de la remplir constamment par des œuvres de vie. De plus, sentant bientôt qu'elles ont l'estime et la confiance de leurs maîtresses à proportion des efforts qu'elles font pour avancer dans la vertu, elles apprennent à se respecter elles-mêmes et à se souvenir qu'ayant encore un caractère à perdre, c'est pour elle une affaire d'honneur et de conscience de travailler à le conserver dans son intégrité. Pour les aider encore dans cet œuvre d'oubli du passé, elles changent le nom qu'elles portaient dans le monde et prennent celui d'une sainte qu'elles devront regarder comme leur patronne. Cependant dans les instructions publiques et privées on leur donne le nom de pénitente, nom dont elles doivent tâcher de réaliser la signification, le regardant toujours comme une attestation de la vérité de leur conversion. En toute autre occasion on les appelle "les enfants" et on leur apprend à appeler "Mères" les religieuses ; véritables mères en effet, si tendrement aimées de leurs enfants, qu'au lieu d'avoir à les exciter à la reconnaissance et à l'amour, elles sont souvent obligées de réprimer les démonstrations trop bruyantes de leur affection, quand elles paraissent au milieu d'elles sans y être attendues. Pour elles en effet le grand privilège de la fête de Ste-Madeleine consiste dans le fait que les Mères, en ce jour, se mêlent à elles avec une liberté jamais permise en aucune autre circonstance : ce sont les religieuses qui les servent au dîner, et le souper se prend en commun, les tables des mères longeant côte à côte celles des enfants.

(A suivre)